

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 81 (1936)  
**Heft:** 8

**Buchbesprechung:** Bulletin bibliographique  
**Autor:** E.M.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

**Essai sur le renseignement à la guerre**, par le colonel Bernis.  
Préface du général Weygand. 1934. Un volume in-8, avec 6 croquis dont 2 hors-texte. 10 fr. Editions Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg.

Le colonel Bernis est l'une des personnalités les plus compétentes du 2<sup>e</sup> Bureau de l'armée française. C'est dire quel intérêt peut présenter cet essai qui vient de paraître sur le renseignement à la guerre.

La place que doit tenir la notion des possibilités de l'ennemi dans les préoccupations du chef lorsqu'il est chargé de remplir une mission déterminée ; comment et à quelles conditions il peut introduire valablement cette notion des possibilités de l'adversaire dans sa conception de manœuvre ; comment en conséquence doivent être recherchés, centralisés, étudiés les renseignements sur l'ennemi, tels sont les principaux objets traités.

Il est pour cela deux solutions. La méthode des *hypotheses*, employée en particulier par l'armée allemande pendant la guerre à son grand dommage, suppose que l'ennemi adoptera *une* décision. La méthode des *possibilités* qui, au contraire, établit toutes les solutions éventuelles, permet de parer à tous les incidents.

C'est ce qu'expose le colonel Bernis avec la profonde expérience du sujet qu'il possède. Il s'appuie sur des exemples historiques : affaire de la 40<sup>e</sup> division le 22 août 1914, bataille du 15 juillet 1918, manœuvre allemande des 15 et 16 août 1870, bataille de Guise... qui communiquent à ses conclusions la force de l'évidence.

Le général Weygand a rédigé lui-même une préface lumineuse à cet ouvrage. Il donne ainsi, avec clarté et précision, sa haute approbation aux idées essentielles de l'auteur dans cette étude « fort bien conduite, présentée en un style à la fois sobre et vigoureux, et dans laquelle il a apporté toute sa foi ».

**Des bancs de Flandres aux Dardanelles**, par l'amiral sir Roger Keyes (traduit de l'anglais par Henri Thier. — 1 vol. grand in-8<sup>o</sup> de 365 pages, avec croquis dans le texte. — Paris, Editions de la Nouvelle revue critique, 1936. Prix : 25 fr. français.

Les personnes qui s'intéressent à la marine, et aussi celles qui étudient les problèmes de stratégie, liront avec beaucoup d'intérêt et non sans profit ce volume substantiel et émouvant, d'ailleurs bien traduit, mais dont la présentation typographique aurait pu être meilleure. On y voit la grave faute commise par les Alliés en s'obstinant de 1914 à 1918 sur le front occidental, alors que la victoire aurait été vraisemblablement obtenue plus vite et à un moindre prix si on avait été la chercher en orient. Alors commodore et chef d'état-major de l'amiral de Robeck, sir Roger Keyes, sou-

haitait que la flotte anglaise vint s'emparer de Constantinople, opération qui lui semblait réalisable sans grands risques. L'Amirauté s'y refusa, ne voulant pas s'exposer à la perte de quelques bâtiments. L'activité de sir Roger Keyes, sa ténacité, ses prières souvent pathétiques, se heurtèrent à d'énigmatiques atternoissements, à de tristes renoncements, à une inertie obstinée, à quoi il fut bien obligé de se soumettre, mais qu'il a tenu à faire connaître à la postérité et qu'il soumet dans ce livre au jugement de l'histoire vengeresse.

Lt.-Col. E. M.

**Au Levant** par le général Clément-Grandcourt. Histoires de brigands-Histoires vraies, avec quinze illustrations hors texte. Préface du général Ed. Brémont. Editions Victor Attinger 1936.

Le général Clément-Grandcourt a été gouverneur du Djebel-Druse, en Syrie, à un moment critique de l'après-guerre. « Sa direction juste et ferme ramena à la France une population alors violemment hostile, ulcérée justement par le souvenir de l'incroyable guet-apens de Damas, et encore frémissante de la répression armée qui avait dû suivre. » Ainsi s'exprime le général Brémont dans sa préface.

L'œuvre d'épuration et de justice du général Clément-Grandcourt a eu d'heureuses répercussions en Orient, malgré l'écroulement de beaucoup d'espérances. L'opinion, endormie par une presse malveillante, soutenait mal les efforts des soldats. Il s'est trouvé heureusement deux chefs, Weygand et Clément, capables de représenter la France et de lutter contre l'incompréhension qui régnait en haut lieu à l'égard du Levant.

La masse des Français se représente le Liban et la Syrie comme un désert de pierres. En septembre 1923, la Société des Nations a confié un mandat à la France qui lui donne le droit de gouverner cette porte de l'Orient hérissée aujourd'hui encore de châteaux forts francs, élevés par les Croisés, du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle.

Cette charge assumée par la France ne lui confère aucun profit politique, c'est plutôt une lourde obligation. La campagne d'occupation (1918-1922) et celle de répression (1925-1927) ont coûté 700 millions, 400 officiers et 10 000 soldats.

Pourtant la partie saine de la population levantine se tourne vers la France, reconnaît les bienfaits de l'occupation. Le Djebel-Druse est resté le point névralgique de ces territoires ; les habitants gagnés au régime ont réclamé, en 1931, le protectorat français, sans résultat d'ailleurs.

Ces contrées, autrefois le grenier de Rome, dévastées par les Turcs, peuvent être une source appréciable de revenus, une fois mises en valeur. En 1929, le bénéfice commercial a été de 138 millions pour la France, en 1932, en pleine crise, de 101 millions. Il y a, à Mossoul, des gisements de pétrole évalués à plus de 300 milliards, du cuivre à Argana, du coton en Cilicie, des fruits sur la côte. Abandonner Beyrouth, Damas, Alexandrette, Soueïda, serait perdre les fruits de vingt ans de sacrifices.

Le général Clément-Grandcourt raconte avec simplicité et modestie quelques épisodes de sa vie de gouverneur du Djebel-Druse. Il nous présente des types de ces races et de ces religions

qui s'enchevêtrent et se haïssent, dans le proche Orient. L'Arabe, pur sémite, le Turc oppresseur, venu de l'Asie centrale, Turcoman proche du Mongol, détesté des Arabes. Il y a en Syrie, vingt-cinq ou vingt-six religions qui vivent côte à côte, sans se pénétrer. Des massacres périodiques, des actes de brigandages alimentent les rancunes et les vengeance entre sectateurs d'Ali, musulmans, chrétiens orthodoxes, maronites, protestants de l'Hermon, sunnites, Druses, grands destructeurs et pillards effrontés. Les Juifs, détestés de tous, poursuivent sans se lasser leurs intérêts matériels.

Ce livre captivant fait connaître au public européen les populations du Levant, leurs mœurs et leurs aspirations. L'esprit d'observation de l'auteur, sa haute compétence, sa longue carrière de colonial donnent à ce livre un accent de vérité impressionnant, il empoigne le lecteur. Dans ces pays étranges, le roman et le drame côtoient à chaque instant la vie de tous les jours.

Le général Clément-Grandcourt est un auteur attachant : soldat jusqu'aux moelles, il a conservé l'allant et la foi du jeune officier. Les années de guerre, les campagnes coloniales ont passé sur lui sans diminuer ni modifier son idéal. Il sait où il va. Il écrit comme il pense, avec une franchise, un courage bien militaires. La liste de ses œuvres est déjà longue. Philosophe à ses heures, il a noté ses réflexions sur la vie, sur les hommes, la politique, l'armée, le patriotisme, dans trois recueils d'aphorismes débordants de verve caustique. (*Mon sac* (1919), *Le fil de la planche* (1922), *Le sabre au clou* (1933)<sup>1</sup>. On y trouve ces qualités de courage et de bonne humeur, cette verdeur qui font de lui un brillant défenseur des valeurs spirituelles et morales de la France.

Grand ami de la Suisse, il assiste souvent à nos manœuvres. Il a publié dans l'*Action française* des articles très remarquables sur notre armée. Qu'il soit permis, cependant, de relever un jugement un peu sommaire sur la neutralité : « Quelque excuse qu'ils trouvent à leur carence, les neutres ont cessé de nous intéresser. Leur supériorité hygiénique ne compense pas leur infériorité morale. La guerre aura modifié complètement la place respective des peuples. Ceux qui ont su souffrir primeront ceux qui n'ont su qu'amasser de l'argent. »

Il y a dans ces propos une part d'injustice que la psychose d'un combattant ne suffit pas à expliquer. Si la Suisse avait été attaquée comme la Belgique et la Serbie, en 1914, elle se serait défendue, sans aucun doute, avec le même héroïsme. Le Gouvernement fédéral ne pouvait, ni ne devait endosser la lourde responsabilité d'entrer en guerre sans y être forcé. Dans l'histoire du monde, il n'existe pas d'exemple d'un peuple qui se soit précipité dans la tourmente sans y être provoqué, par pur désintéressement, pour une idée. Les Croisades sont un cas unique, un geste que l'Europe actuelle serait incapable de répéter. Le Portugal, la Roumanie et les Etats-Unis avaient des raisons de sortir de la neutralité qui étaient loin d'être purement idéales. Lorsqu'en 1798, le Directoire français a violé la neutralité de la Suisse sans déclaration de guerre, il a cherché à excuser son agression en déclarant que ses armées apportaient la liberté aux Suisses ; en réalité ce fut le pillage, les massacres et la servitude. Après quatre années

<sup>1</sup> « La Cause », 94, rue St-Lazare. — Les Gémaux, 66, Bd St-Germain, Paris.

de souffrances indicibles, le peuple soulevé reconduisit l'envahisseur à la frontière, la baïonnette dans les reins.

Il est établi, maintenant, sur des faits irréfutables, qu'en 1914 les Allemands ont renoncé à violer le territoire suisse parce que « l'armée belge ne présentait à aucun degré la puissance ni la vigueur de l'armée suisse ». (Le plan XVII, ch. III, p. 49.) L'armée suisse a donc rempli sa mission qui était d'éloigner la guerre de son territoire et non pas de l'y attirer. Entraînée dans le conflit, la Suisse n'aurait pu servir de refuge à toutes les épaves recueillies sur son sol ; 500 000 évacués civils français seraient, en partie, morts de misère en Allemagne, 300 000 grands blessés et malades n'auraient pu retrouver la santé en Suisse, et d'innombrables prisonniers échangés n'auraient pas été rendus à leurs familles.

Dans ses appréciations sur l'armée suisse on sent percer chez le général Clément-Grandcourt une aversion instinctive pour le système de milices, le souci d'en préserver la France. Nous comprenons fort bien ses raisons. Il y a trente ans, le général Langlois avait vu juste en disant que le système suisse n'est pas un article d'exportation. Le général Bordeaux a repris plus récemment cet argument dans la *Revue hebdomadaire* (8 juillet 1933) dans une étude magistrale : « L'esprit de milices et l'avenir du pays ». Il démontre que la France ne saurait, sans affaiblir sa puissance militaire, adopter un système qui convient admirablement à la Suisse et dont elle tire le maximum de rendement. Mais où le général Clément-Grandcourt montre qu'il comprend mal notre esprit, c'est lorsqu'il dit : « L'armée suisse associe à la brièveté des périodes d'appel, des procédés de commandement à la Boche qui en sont peut-être la contre-partie nécessaire. » Cette incompréhension de la Suisse allemande, si foncièrement, si irréductiblement différente de l'Allemagne, nous étonne chez un observateur si perspicace. Il est vrai que la Suisse est plus difficile à connaître que la Chine, même pour certains Suisses.

Mais ce ne sont là que des détails qui disparaissent sous une abondante floraison de hautes et nobles pensées. On voudrait les citer toutes. En voici une poignée :

Quand Dieu veut abandonner un peuple en pleine crise, il le livre aux bavards.

Il ne suffit pas de créer une élite, et de l'employer, il faut savoir la ménager et la renouveler.

Le propre des démocraties est de récompenser les serviteurs du pays en raison inverse de leur mérite. Elles n'ont pas changé, de Thémistocle à Lyautey.

Toutes les fois que je me retrouve dans les Alpes, la vie m'y semble tellement belle et tellement noble, je m'y sens tellement meilleur et plus fort que je ne comprends pas qu'on puisse vivre ailleurs.

Une armée n'est pas en bonne santé morale lorsque les officiers détournent leurs fils du chemin qu'ils ont suivi et leur donnent ce conseil : « Sois tout ce que tu voudras, mais ne sois pas militaire. »

Les gens qui se lèvent tard ne savent pas ce qu'ils perdent. Se lever à neuf heures, c'est naître à trente-cinq ans. Le matin, c'est la jeunesse de la journée.

Il faut se faire pardonner, en France, d'être officiers d'Etat-



major ; soit par son courage, soit par son intelligence, soit tout au moins par son amabilité.

L'Allemand cherche volontiers dans son chef un maître ou un fétiche ; le Français y soupçonne toujours un tyran, une canaille ou un imbécile.

L'Allemagne nous montre aujourd'hui ce que gagne un pays qui ne veut pas consentir à sa défaite.

Quand on a lié partie avec les Anglais, que ce soit comme amis ou comme ennemis, il faut toujours tenir compte du facteur suivant : ils comprennent toujours tard et souvent mal.

Quand vous donnez un ordre, vous risquez de commettre une bêtise. Mais quand vous donnez un contre-ordre vous êtes sûr de la commettre.

Un héros, c'est un homme qui ose vouloir jusqu'au bout.

(Réd.)

---

## BROCHURES EN VENTE

---

Nous rappelons à nos lecteurs que nous disposons encore de quelques exemplaires des brochures suivantes :

**Le service de renseignements dans les corps de troupes de l'infanterie**, par le lieut.-colonel Dubois. . . . Prix : Fr. 1.10

**Eléments de tactique**, par le colonel E. Léderrey Prix : Fr. 0.60

**Transformations apportées au matériel mitrailleur et procédés de tir**, par le capitaine Ch. Daniel . . . . . Prix : Fr. 0.20

Ces brochures peuvent être obtenues auprès de l'*Administration de la « Revue militaire suisse »*, 33, Avenue de la Gare, Lausanne.